

Revue de presse

dernière mise à jour : 29.06.2023

Les 3 Coups, par Stéphanie Ruffier – 19 juillet 2021

« C'est le sort des migrants qui saute à la figure de Stéphane Bonnard dans un théâtre-récit autofictionnel, à l'écriture incisive comme un scalpel. Cela nous parle de l'impuissance de l'écriture, de la nécessité de se compter, de faire cercle pour faire ensuite tomber les grilles. »

Continent, nouvel opus de Komplex Kapharnaum, joue la carte du solo intimiste. Dans la nuit noire d'une cour d'école, on goûte avec attention un texte urgent qui a supplanté un projet avorté (une histoire de concessionnaire automobile, « assez drôle, politique, sur la société de consommation »). C'est le sort des migrants qui saute à la figure de Stéphane Bonnard dans un théâtre-récit autofictionnel, à l'écriture incisive comme un scalpel, puisque le « *présent antérieur n'existe pas, créatin*. » Par la grâce de l'hypotypose, par le pouvoir de la parole, il fait naître devant nos yeux une plaine de boue rouge. Comme Ponge ou Perec, il « note » : « *Je m'en tiens au réel* ».

Tel un œil de Moscou ou une machine infernale, un projecteur télescopique nous plonge dans une ambiance fantastique et surréelle. Pourtant, le réel est bien là, qui nous rattrape : l'histoire de Nour ou de Mohammed, les LBD, les discours en berne des « experts »... et l'impossible récit. Cela nous parle de l'impuissance de l'écriture, de la nécessité de se compter, de faire cercle pour faire ensuite tomber les grilles. La fin qui se voudrait participative ne prend pas ce soir-là, sans doute à cause de la petite jauge, de l'artificialité de la sortie qui se voudrait « naturelle » aux côtés d'un imposant dispositif technologique (marque de fabrique de la cie KXKM). Pourtant, le texte est sacrément fort, ciselé et l'intention louable : se réapproprier collectivement l'espace public, façon rave party. Les corps finiront bien par se libérer !

Retrouvez l'article des 3 Coups [en ligne](#)

Manuel Blanc – juillet 2021

« Moins de 5 minutes plus tard, les spectateurs sont littéralement suspendus au récit [...]. »

Difficile de savoir où nous mènera *Continent* - intervention urbaine, performative et musicale librement inspirée du texte éponyme, lorsque Stéphane Bonnard s'avance vers son auditoire pour un *stand-up* des plus convenus, dont on risque de se lasser très vite. Moins de cinq minutes plus tard, les spectateurs sont littéralement suspendus au récit qui a basculé sans crier gare dans le quotidien d'un squat de jeunes migrants.

Entre-temps, nous ayant intimé l'ordre de former cercle autour de lui - brusque mouvement dans les travées où valsent chaises et bancs, il nous aura donné l'opportunité de quitter cette posture si confortable de spectateur pour celle d'actant, à tout le moins d'engagé - complices d'un état de fait que nous ne saurions voir sans la distance respectueuse de bien-pensants. Les guerres ne sont pas à deux heures d'avion des principales capitales européennes, comme on a pu le dire lors du conflit yougoslave. Les guerres sont au coin de la rue. Et c'est ici la force de ce texte que de nous ramener au coin de la rue, à quelques mètres à peine du parc où nos enfants jouent.

D'enfants, il en est bien sûr question dans ce récit, à commencer par ceux du narrateur qu'il retrouve le soir après avoir passé la journée dans le squat - redoutables allers-retours dont nous-mêmes, spectateurs, ne sortons pas indemnes. D'enfants, il en est surtout question parce que pas un des protagonistes n'a plus de vingt ans, que leur jeune âge est promesse d'avenir, mais aussi source de conflits, de chansons et de rires.

Au fur et à mesure que nous entrons dans le vif du sujet - comment organiser un squat dont les occupants sont tous les jours plus nombreux ? - les spectateurs sont convoqués aux assemblées générales, interpellés - et pour le coup, ceci n'est pas une figure de style chère aux critiques -, sommés de trancher ce dilemme : s'il y va de la survie du squat de ne plus accepter de nouveaux occupants, qui ira le dire au prochain qui se présentera ? Le silence qui s'ensuit fait partie de l'intervention. Il dit la vacuité de toute rhétorique lorsque l'urgence nous somme d'agir.

Certains ont les paupières à demi baissées, comme l'on accompagnerait en silence un ami frappé par le malheur. D'autres fixent carrément le sol. La voix et la musique électro - en *live* d'un bout à l'autre de l'intervention - submergent à tel point la cour d'immeuble où nous avons pris place que la notion elle-même de spectacle vacille. Où le spectacle commence et prend corps ? Tous les spectateurs peuvent se voir y assister puisqu'ils font cercle - et pas un n'est vraiment capable de le dire.

Et pourtant, de spectacle, cette intervention en a toutes les qualités : un auteur interprète, Stéphane Bonnard, dont la sincérité nous touche parce qu'elle trouve sa source au plus profond d'un vécu intangible et fragile ; un compositeur interprète, Mathieu Monnot, qui loin de chercher à restituer le texte prend forme avec lui, traite la voix elle-même comme un son parmi d'autres notes d'une partition de haut vol ; une scénographie, enfin, ténue et tenue, que signe avec intelligence - celle du cœur - Pierre Duforeau.

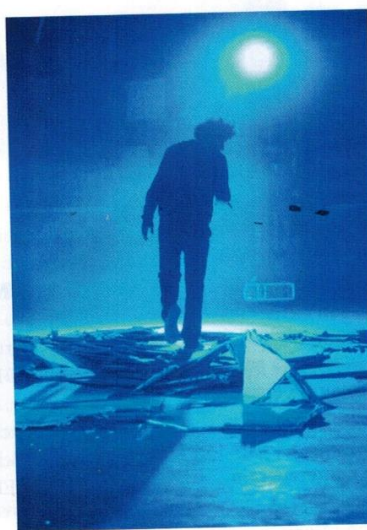
« Il y a quelque chose de troublant, et que l'auteur a parfaitement réussi à transcrire, c'est qu'à l'instar de son personnage, nous ne savons plus, au bout d'un moment, ce qui est vraiment de la réalité, une dystopie née dans le cerveau de l'auteur ou encore un fait divers lu quelque part. »

THÉÂTRE

La possibilité d'un chemin

CONTINENT, OU COMMENT INVENTER UN RÉCIT COLLECTIF LORSQUE L'ÉPOQUE
ANNONCE LA FIN DE L'HISTOIRE.

C'est un récit. Comme les auteurs de théâtre en écrivent de plus en plus aujourd'hui. Certains éditeurs allant jusqu'à leur consacrer des collections particulières. Un récit donc. À la première personne. L'auteur, Stéphane Bonnard lui-même, commence très simplement : « J'ai un projet ». Un projet dont il nous raconte les premiers instants, et dont il est assez content : l'histoire d'une concession automobile, avec ses clients et leurs différents désirs, une métaphore, en quelque sorte, du monde contemporain. Et l'auteur écrit, sous sa plume les clients arrivent les uns après les autres, mais le concessionnaire lui-même est en retard. Et l'auteur attend patiemment son arrivée, meublant ce temps mort par quelques descriptions des lieux. Mais le concessionnaire ne viendra pas, car soudain, c'est un autre personnage qui arrive, « la tête passée entre les quatre lignes qui le décrivaient ». Un personnage qui lui signifie nettement l'impossibilité de son projet : « ton histoire, elle tient pas le coup, poète, elle est pas à la hauteur, c'est juste



une posture, pas plus, vouée à l'échec. » À partir de là, d'autres images apparaissent, d'autres personnages : un groupe d'enfants marchant dans une immense plaine de boue rouge et envahissant la concession, une ville post-apocalyptique détruite

en partie par une guerre et dont quelques rares habitants tentent de survivre.

L'auteur sent bien que quelque chose lui échappe, que son projet d'écriture n'existe plus, et que face à ces images surgies de son imaginaire et préfigurant une destruction du monde annoncée, il préférerait s'en tenir au réel. Et pour cela, décrire minutieusement la réalité et les objets qui l'entourent : les objets du quotidien, les vacances avec sa femme et sa fille au bord de la mer. « Je note / Je vérifie / Je m'en tiens au réel / A ce que je crois être le réel. » Mais quel est-il ce réel ? Comment résiste-t-il aux images envahissantes ? Ce squat qu'il visite et dans lequel il revient régulièrement est-il un fantasme, une solution possible, un avenir souhaitable ou simplement, l'un devenant l'autre, une réalité qu'il refusait de voir. Il y a quelque chose de troublant, et que l'auteur a parfaitement réussi à transcrire, c'est qu'à l'instar de son personnage, nous ne savons plus, au bout d'un moment, ce qui est vraiment de la réalité, une dystopie née dans le cerveau de l'auteur ou encore un fait divers lu quelque part. L'écriture procède par ruptures, changements de points de vue, bascules. Et progressivement, il semble au personnage, et au lecteur donc, que quelque chose peut s'imaginer dans ce lieu désolé.

À la fin du livre, une note raconte brièvement l'histoire de l'ancien collège Maurice-Scève, à Lyon, désaffecté puis occupé par un collectif de migrants et transformé par eux en un lieu d'accueil et de repos. L'auteur en a fait l'expérience pendant dix-huit mois. Aujourd'hui, le collège a été évacué et ses habitants relogés. Mais « bien sûr, depuis, d'autres sont arrivés, femmes, enfants, hommes. Et l'ouverture de lieux se poursuit. » Finalement, elle est là, la réalité ; présente, mais aussi future. Car c'est peut-être à cet endroit qu'un nouveau monde s'invente, définissant des règles et des modes de vie qui seront plus tard les bases d'une société apaisée. Peut-être...

PGB

Continent, de Stéphane Bonnard
Espaces 34, 48 pages, 10 €

Komplex Kapharnaüm, une ode électrisante à la vie

Continent démarre comme un journal de bord. Un journal entaillé d'angoisse. Cisailé par la peur de se noyer. « Je note ». Son leitmotiv. Son fil rouge. Celui qui le rattache au réel. Il note, tout, les chaises, la table au milieu. Sa fille. « Je note, je m'en tiens au réel ».

Le réel, dans son expansion exploratoire mène ses pas vers un bâtiment. Une nuit, il y découvre des visages. Iris, Dimitri, Nour. Une communauté. Justine. Mohammed. Une organisation interne. Guidé par la voix de Stéphane Bonnard, le public obéit, se fond dans la masse que l'auteur-interprète de Komplex Kapharnaüm décrit. Ses mots sont tranchants, tranchés à vif.

Nécessité de s'organiser pour survivre ensemble

Et comme si ça ne suffisait pas à nous plonger dans le vertige d'une béance de sens, un jeu d'aplats noirs, de contrastes, souligne ses paroles. Nous sommes mobiles, nous devenons ce peuple de réfugiés dont il nous conte cette parenthèse.

Son récit, saccadé, chirurgical, ne s'encombre pas d'antonymes. Il dit, décrit ce qu'il ressent, ce qu'il traverse. « Quelque chose se déplace en moi. » Plus il observe cette organisation, ses réunions, ses prises de paroles du « Cercle de chaises ». Plus il en rend compte, plus il en mesure l'envergure.

Dans de petits interstices il divague. « Je glisse du pouce les yeux en feu ». La musique électro finit d'emporter les corps récalcitrants. Les corps justement, s'entassent. Les voix s'entrechoquent. Les avis se cognent. « Nous n'avons pas d'autre choix que la confiance dans le groupe, car c'est par le groupe que nous survivrons. Quel est le projet pour ici ? »

Aucune réponse à Mohammed ne sera formulée puisque personne ne détient la réponse, et tous ont toujours plus de questions. Les vivres manquent. Les cloisons manquent. « Nous ne pouvons plus accueillir personne. » « Et qui ira dire à la famille avec un bébé que nous n'accueillons plus personne ? » Le cœur du public se serre. Personne n'en a envie. « Votons l'ouverture du bâtiment 4 ». Pas le temps. Car déjà, les CRS. Même si les points sont levés, le bâtiment 4 n'ouvrira pas. « On vous a menti. Mais pas au sujet de la grande fête : elle a bien eu lieu. » Et ça finit en soirée électro. Comme en 2012 avec sa fresque mobile *Figures libres*, Komplex Kapharnaüm livre ici un voyage sensoriel à vivre par une composition visuelle et sonore magistrale.

Snobinart, par Peter Avondo – 18 octobre 2022

« Avec des écritures sensibles et pertinentes, [Komplex Kapharnaüm] présente régulièrement de nouveaux projets, qu'ils soient conçus pour un lieu en particulier ou qu'ils puissent, à l'instar de Continent, s'adapter aux espaces qui leur sont proposés. »

KompleX Kapharnaüm arrive à Juvignac avec « Continent »

Dans le cadre de ses Escales Métropolitaines, L'Atelline accueille ce samedi 22 octobre la compagnie KompleX Kapharnaüm. Active depuis une vingtaine d'années et reconnue à travers le territoire, cette formation de l'art en espace public est réputée pour ses créations pluridisciplinaires, à la frontière de la fiction et du documentaire.

La compagnie fait incontestablement référence dans le domaine de l'art en espace public. Fondée il y a 20 ans à deux pas de Lyon, elle a depuis étendu son cercle d'influence à travers le territoire français, et jusqu'à l'international. Avec des écritures sensibles et pertinentes, elle présente régulièrement de nouveaux projets, qu'ils soient conçus pour un lieu en particulier ou qu'ils puissent, à l'instar de Continent, s'adapter aux espaces qui leur sont proposés.

Pour cette date exceptionnelle, c'est donc à ce spectacle-performance immersif que sont conviés les spectateurs. À l'occasion d'une représentation gratuite accueillie dans la ville de Juvignac, les visiteurs d'un soir pourront découvrir le travail artistique, textuel et technique qui compose cette création récente (2021). Rendez-vous est donné à 20h sur le parking Lionel de Brunelis (réservation conseillée sur le site de L'Atelline).

Pour comprendre davantage la démarche défendue par l'équipe de Continent, nous avons recueilli les propos de son auteur Stéphane Bonnard. Également interprète de ce spectacle, il nous éclaire sur ce que cette création nous dit de notre monde et de ce qui l'attend...

Que raconte Continent ?

Continent est une forme urbaine, performative, musicale, à partir d'un texte que j'ai écrit en 2019. Cela parle de notre sidération contemporaine face aux troubles de l'époque. Et propose une hypothèse pour s'en extraire.

Quelle est l'histoire de ce texte ?

Le texte s'appuie sur une expérience que j'ai eue : la pratique au quotidien pendant 18 mois d'un lieu qui a hébergé jusqu'à 350 personnes à Lyon en toute illégalité. Un espace de l'altérité, remarquable par l'intelligence collective qui l'a animé. Un squat, oui. Mais dire cela, c'est déjà enfermer l'imaginaire et les potentialités inventives de ces endroits.

Le texte est publié aux éditions Espaces 34, un parcours assez rare pour les textes de l'espace public. Pourquoi ce choix ?

Simplement revendiquer la possibilité au verbe d'exister dans la sphère publique, même si c'est délicat. On n'écrit pas pour l'espace public comme pour le théâtre. Mais pouvoir exister dans une belle maison comme Espaces 34, qui publie des grands noms du théâtre contemporain, est une grande fierté. Une manière d'affirmer que l'art en espace public n'est pas un art mineur.

KompleX Kapharnaüm a 20 ans. Qu'est-ce qui a changé dans l'espace public en 20 ans ?

Il y a eu les attentats. Il y a eu le Covid. La liberté dans l'espace public se restreint. Les conditions de mise en œuvre de nos objets sont soumises à des contraintes de sécurité toujours plus fortes

jusqu'à dévoyer le propos initial. Cela confine parfois à l'absurde. Et c'est une bataille permanente qui aujourd'hui fait partie intégrante de notre travail d'artistes.

C'est quoi un continent, en 2022 ?

C'est un territoire qui apparaît au lointain. Une promesse, un possible, un paysage qui s'ouvre dans un monde en ruine. C'est le projet du texte et du spectacle.

Retrouvez l'article de Snobinart [en ligne](#)

Lokko, par Anna Zisman – 24 octobre 2022

« On assiste [...] à une étrange et totale réussite du projet de KXKM, inventeur de spectacles appropriables, de ceux qui vivent au présent, pour de bon. »

Un squat éphémère à Juvignac avec KompleX Kapharnaüm

 lokko.fr/2022/10/24/un-squat-ephemere-a-juvignac-avec-komplex-kapharnaum/

24 octobre 2022

Accueillie par L'Atelline, "lieu d'activation art et espace public", la représentation de "Continent" par KompleX Kapharnaüm a fait doublement surgir le réel : l'organisation d'un squat à Lyon, trame du spectacle, et celui né du public de Juvignac, ce samedi 22 octobre, occupant la scène par effraction.

"Un grand type à cheveux frisés est arrivé." C'est Stéphane Bonnard, l'interprète et l'auteur de "Continent", qui raconte comment il s'est laissé dépasser par les mots du réel. Il était parti sur *"une histoire de concessionnaire auto et de ses clients"*. Il avait déjà en tête tous ses personnages, ceux qui viennent se consoler avec une jolie voiture rassurante, les maniaques de 4L en quête du dernier modèle vivant ; des petits moments qui dévoileraient notre société à travers son rapport avec la voiture. Et puis ce grand type, donc, est apparu *"depuis le bas de la page"* pour lui annoncer : *"cette histoire, poète, elle ne tient pas le coup"*. C'est du vécu qu'il faut parler, réinventer.

"Continent" est issu de l'expérience qu'a partagé, pendant 18 mois, Bonnard avec 350 personnes qui ont fondé un squat à Lyon. Exit les voitures ! Kass, Mohamed, Iris, Nour et tous les autres occupants du lieu s'invitent dans le texte en train de s'écrire, leur façon d'en prendre possession insuffle du réel, matière première de la Cie KompleX Kapharnaüm.



Depuis 20 ans, ces artistes brouillent les frontières de la ville, inventent des espaces scéniques dans les territoires urbains, donnent la parole aux habitants, offrent aux spectateurs une vision décloisonnée de notre quotidien. À Juvignac, ils ont investi le parking de la salle polyvalente avec un merveilleux dispositif : léger et percutant. Une atmosphère à la Mad Max. La musique inspirée électro de Mathieu Monnot, puissante et

juste, est tout simplement très belle, et la grue lumineuse actionnée par Pierre Duforeau rend vivant le bitume, qui devient un espace de tous les possibles. Les chaises sont disposées en demi-cercle face à l'espace réservé aux artistes.

Depuis 20 ans, donc, KXKM – dont le "camp de base" est à Vaulx-en-Velin – détourne l'espace public, ouvre des portes imaginaires vers le réel. Et voilà qu'ici, le squat se fait squatter. Il est question d'un Mohamed, et c'est Ibrahim, échappé du public, qui passe derrière le comédien en dansant. Le texte évoque des grappes de "gosses" partout : ils sont là, encourageant l'effronté dans ses transgressions. "Vas-y Ibrahim !" Le récit continue. Le déblaiement des bâtiments à occuper, l'organisation du groupe. La langue est riche, sensible. Une communauté prend son destin en mains dans les mots du comédien. Mais celle des spectateurs est ce soir décidément surprenante. Le petit groupe d'enfants interfère et pénètre sur scène. Le récit continue, imperturbable, face aux effractions. C'est une sorte de joute. Le texte : "Nous sommes des mutants". "Non, on est des bandits !" lance un gamin. Ça alors. Prise en otage de la représentation ? Non, on assiste plutôt à une étrange et totale réussite du projet de KXKM, inventeur de spectacles appropriables, de ceux qui vivent au présent, pour de bon.

*Dans le cadre de la série de conférences "Demain l'espace public", organisées par la Maison de l'architecture Occitanie Méditerranée, la ZAT (Zone artistique temporaire) et TRANS/ZAT, programme d'urbanisme culturel, **Marie Antunes**, la directrice de l'Atelline, évoquera plusieurs projets menés dans les communes de la métropole de Montpellier. Le 8 novembre à 19h à la Maison Voltaire à Frontignan.*

Crédits photos : KompleX KapharnaûM/L'Atelline.

Retrouvez l'article de Lokko [en ligne](#)